Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 76 (1947)

Heft: 8-9

Nachruf: À la mémoire de Paul Perriard, patoisant : le patoisant

Autor: Humbert, Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A la mémoire de Paul Perriard, patoisant

Le patoisant

Dans les mots, je sens la terre.
(*Ferdinand de Saussure.*)

Ancré dans les traditions régionales, fils de paysans qui habitent de génération en génération la même maison et le même paysage, Paul Perriard cultivait l'idiome maternel. Il décelait en lui une force inaliénable, une part importante, primordiale du patrimoine des aïeux. Il y retrouvait non seulement le génie d'un peuple qu'il chérissait, mais il y entendait parler une terre qui était la sienne : la patrie fribourgeoise.

Il ne s'abusait point. L'héritage national n'est pas fait uniquement de sites, d'édifices, d'us, de costumes et coutumes ; il comporte — Henri Næf le rappelle dans un récent article [1] — des valeurs raciales. Qui pourrait nier que le patois ne les maintienne et ne les fortifie ? « La langue d'un peuple, affirme Juste Olivier, ce Romand par excellence, est, à elle seule déjà, toute son histoire : elle est, au fond, le recueil de ses idées, sa pensée-mère, son dernier mot. Elle est le peuple même puisqu'elle est sa pensée. Etant le verbe d'un peuple, elle en est la substance et l'esprit. » Elle est le passé vivant, la voix des sources, des collines, des guérets, des forêts et de « ces montagnes lointaines dont les cimes deviennent roses avant de s'éteindre dans la nuit [2]. »

Lorsque l'école jeta le discrédit sur le patois et le combattit avec âpreté [3], alléguant qu'il portait ombrage au français, l'instituteur de Cugy s'inscrivit en faux contre ces mesures. Plus tard, dans ses tournées d'inspectorat, les faits corroborèrent son jugement. Il m'écrivait à ce propos, en date du 27 février 1941 : « Longtemps, dans nos écoles primaires, on a livré une guerre acharnée au patois et, en même temps, on bannissait la grammaire française. On a reconnu trop tard qu'on faisait fausse route. La connaissance et l'emploi du dialecte ne nuit pas à l'étude du français [4]. Un enfant arrivant pour la première fois en classe, et qui, jusque-là, a parlé patois dans sa famille, apprendra plus facilement les premiers éléments de la langue française que celui qui parlera un français, très souvent défectueux, appris à la maison. Que de fois dans les examens de cours

---

[1] *Comment sauvegarder nos vieux langages ?* dans *Heimatschutz*, Zurich, mai 1946, p. 45-48.

[2] Gonzague de Reynold, *Le Génie de Berne et l'Ame de Fribourg*, Payot, Lausanne 1934, p. 87.

[3] On trouvera un exposé bien documenté de cette longue contreverse dans mon *Louis Bornet et le patois de la Gruyère*, Editions du Comté, Bulle 1943, t. I, p. 212-225.

[4] Le témoignage d'un éminent prélat, dont l'élocution ne laissait rien à désirer — bien au contraire — confirme cette assertion : « Jusqu'à l'âge de douze ans, avouait-il, je n'ai parlé que le patois. Je ne me pique pas de savoir le français, mais si je puis m'en servir correctement, c'est parce que je me suis astreint à l'apprendre. »

Et Henri Næf, à qui j'emprunte cette référence, d'ajouter : « Or, il faut convenir que son français châtié dépassait en finesse et en exactitude non seulement celui de nos écoliers urbains (ce serait lui faire offense), mais de tous ceux qui croient savoir et qui, par conséquent, n'apprennent rien. » (Cf. *Comment sauvegarder nos vieux langages? op. cit.*, p. 48.)

complémentaires, j'ai trouvé de meilleures rédactions dans les contrées où s'est conservé l'usage du patois ! Je souhaite de tout mon cœur que nos jeunes gens de la campagne, ceux de la montagne surtout, conservent leur savoureux patois et... leur joli *bredzon.* »

Dès lors, Paul Perriard ne cessa de soutenir le langage indigène, de le faire rayonner, de mettre l'accent sur ses beautés, son charme, son attrait. Il sentait, il voyait, il s'exprimait dans le gentil idiome que parlent et chantent heureusement encore la plupart de nos gens. Il se plaisait à émailler lettres et propos de termes du cru — ses missives à mon adresse commencent toutes par : Cher *Djan* —, à narrer quelques anecdotes à la manière de *Tobi di-j-èlyudzo, dè gouguenètè,* telles :

Avant de prendre le train pour la première fois, *Grite* (Marguerite) confie à son mari : « Di vè, Guchte, fô bayi na boune main o mécanicien poke no fachè po dèrayi ! [1] » — En auto, près du tilleul de Morat, à Fribourg, une brave grand-mère au chauffeur : « Pyèka dè mè chi komèrce dè beta la man frou. I vu dza vo dre kan keminchèrè a piova ! [2] » Une paysanne devant le monument du Lion de Lucerne : « Hé ! mon Diu ! Keman ha poura bithe èsse vinyète muri inke ? [3] »

Si notre patoisant enrichissait sa sensibilité, affinait sa culture aux sources éternellement belles de la littérature — ainsi que l'attestent les glanures et les citations encloses dans ses portefeuilles —, il puisait dans le vieux langage au vocabulaire opulent et nuancé, aux syllabes chantantes, la saveur agreste, la poésie franche et directe d'un mode d'expression d'une sonorité toute méridionale.

Admirateur de Bornet, de Cyprien Ruffieux, de Joseph Reichlen, dont on fête cette année le centenaire, Paul Perriard ne fut point étranger à l'actuelle renaissance dialectale, qui le remplit d'aise. Il applaudit aux succès des ouvriers méritants, à qui nous sommes redevables de cet essor, de ce provignement de la langue paysanne : le poète-musicien Joseph Bovet, François-Xavier Brodard, le curé Max Bielmann, les frères Ruffieux, neveux de Cyprien, les Quartenoud, les Yerly, les Deillon, les Risse... et d'autres poètes, romanciers, dramaturges, conteurs patoisants [4]. Il les stimulait, les entourait, leur prodiguait les éloges jamais surannés de sa rayonnante sympathie. D'emblée, il comprit qu'un idiome minoritaire ne peut survivre et s'affermir sans l'aide efficace d'hommes convaincus, d'auteurs animés d'une pensée créatrice, et qui s'attachent à rehausser, par leurs œuvres, les vocables bucoliques d'un parler hautement pittoresque.

Quand, par bonheur, comme en Gruyère, l'oreille est généralement affinée, la musique devient un agent précieux de la sauvegarde linguistique. Si le patois, riche en voyelles harmonieuses quasi autant que l'italien, dont il rappelle parfois la gentillesse, s'adapte admirablement au chant, la notation musicale accroît son charme, l'embellit, assure sa pérennité. Par surcroît, cette intimité du chant

---

[1] « Dis voire, Auguste, faut donner une bonne-main au mécanicien pour qu'il ne nous culbute pas. »

[2] « Cessez donc ce manège d'étendre le bras à chaque tournant. Je vous le dirai, moi, quand il se mettra à pleuvoir ! »

[3] « Hé ! mon Dieu ! Comment cette pauvre bête est-elle venue mourir ici ? »

[4] Cf. ma récente étude : *La Poésie du pays de Gruyère,* Editions du Chandelier, Paris et Bienne 1947. J'y renvoie les lecteurs qui désireraient de plus amples détails sur ce vivace mouvement littéraire gruérien.

et de la prosodie a trouvé dans le maestro Bovet un interprète de taille. Paul Perriard, qui magnifie le rôle de la chanson enveloppant les manifestations nationales, se plaît à le souligner : « Qui mesurera jamais, par exemple, le réconfort que dispensent les mélodies si justement populaires de notre chanoine Bovet ? Elles se maintiendront toujours chez nous parce que ces chansons renferment la vertu de sincérité, d'émotion vraie que l'âme reconnaît sur-le-champ et qui vont droit au cœur.

Le dialecte ne messied pas non plus à la prière. A preuve ce cantique touchant à Notre-Dame des Marches [1] que composa notre maître de chapelle et l'invite de Mgr Besson aux pèlerins de Lourdes, invite que P. Perriard répéta maintes fois à nos paysans : « Parlez patois au bon Dieu, la Sainte Vierge a bien parlé patois à Bernadette. »

Ainsi donc, sans avoir été linguiste ou dialectologue, ni même écrivain patoisant, Paul Perriard a bien servi la cause de la langue autochtone. Sachons-lui en gré ! Au demeurant, la personnalité de cet entraîneur d'hommes, de cet édificateur, qui saisit l'homme et le porte en avant, eût été incomplète sans ce culte, ce respect, cette ferveur.

Par son amour tenace et clairvoyant, ce terrain enraciné au sol et dont la piété filiale paraît être l'un des traits distinctifs, prouve une fois de plus que l'idiome des armaillis « est cloué pour jamais à nos corps et à nos âmes », car — c'est Sainte-Beuve qui s'en porte garant — « tout vrai Suisse a un ranz éternel au fond du cœur. »

JEAN HUMBERT.

Fleurs d'été

Dans l'aube de cristal se décante un murmure
De glaïeuls balançant les perles de la nuit.
Mon âme est en silence et voit cette verdure
Comme un flot qui reluit.

O vous, rayons d'azur, la flamme d'espérance !
Un moribond soleil bientôt fera mourir
Dans un grand nonchaloir cette mauve élégance
Qu'on ne pourrait saisir.

Violet des étés et rose maritime
Qui mêlez vos couleurs aux jaunes du matin
Répandez vos douceurs jusqu'à l'azur sublime
Comme un coucher lointain.

Souvenir trépassé des corolles mortelles,
Rondeur de l'eau perdue au creux de ces couleurs,
Où le ciel est sorti comme un cri d'étincelles,
C'est la fin des senteurs.

VIAL.

[1] Cf. ma *Poésie au pays de Gruyère*, p. 73, où j'en cite une strophe.